

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 20

Artikel: La vérité sur le chat de Montilier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196893>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50
 ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
 Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Mon service de Landsturm.

Il y a une quinzaine de jours, je dus me rendre dans une localité du canton de Neuchâtel pour faire mon service de landsturm d'un jour.

J'avais étudié de mon mieux le petit manuel intitulé : *Instructions pour le soldat du landsturm*, dans lequel on remarque des perles dont je ne citerai qu'un échantillon. A la page 37, au paragraphe concernant le service des nouvelles et moyens de reconnaître la présence de l'ennemi », nous lisons :

De grandes colonnes de cavaliers indiquent de la cavalerie (!!).

La compagnie n° 4, dont je fais partie, devait se rassembler à huit heures du matin sur la place de gymnastique. J'arrivai avec un camarade à huit heures et quart, et je m'attendais à être sévèrement blâmé pour ce retard ; mais je constatai avec satisfaction que loin d'être le dernier, il manquait encore environ la moitié du contingent, y compris deux officiers. D'ailleurs, mes craintes ne tardèrent pas à se dissiper complètement en remarquant le sourire bienveillant avec lequel nous fûmes accueillis de la part des deux officiers présents, qui nous surent bon gré, sans doute, d'être venus à pied, au lieu d'avoir attendu le train, n'arrivant qu'à huit heures et demie.

Un moment après l'arrivée de ce train, la compagnie fut à peu près au complet, et l'honorables fonctionnaire qui porte le titre bizarre de « commissaire des guerres », procéda à l'appel. Tous y répondirent, sauf quelques malades et deux morts.

Une fois la compagnie organisée, je pus me rendre compte du coup d'œil original et pittoresque qu'elle offrait. Ici, c'est un jeune imberbe à côté d'un camarade qui paraît être son grand-père ; ailleurs, cheveux blancs, têtes chauves et barbes grises, barbes taillées de toutes façons : impériales, favoris, colliers, moustaches en brosse, à la hongroise, empoisées de cosmétiques ; cheveux taillés, cheveux trop longs, rien n'y manque.

Les costumes sont à l'avant : pantalons militaires gris fer, gris bleu, pantalons civils de toutes nuances, coiffures idem. Quelques vieux braves ont pris leur sac ; ils sont bien une quinzaine sur un total de cent cinquante.

Le programme comporte, jusqu'à midi, l'école de soldat, la connaissance et l'inspection de l'arme.

Après un formidable *Garde à vous !* chacune des quatre sections se rend séparément sur le terrain de manœuvre. Nous faisons quelques marches, conversions, etc. J'ai oublié de vous dire que la plus grande partie des soldats sont horlogers ou agriculteurs. Pendant la manœuvre, les conversations particulières se donnent libre cours, malgré le commandement réitéré de : *Silence dans les rangs !* ce qui produit un tohu-bohu dont voici un exemple :

Par groupes, tournez à gauche !

— As-tu vendu ta brune ?

Marche !

— Non, j'attends qu'elle ait fait le veau.

Direction à droite !

— Fais-tu toujours des échappements pour Weill et C'?

A droite en ligne !

— Oui, j'en ai encore dix cartons à leur livrer.

Halte !

— Des cylindres ?

Repos !...

— Oui, etc., etc.

Au bout d'un moment, il prend l'idée à notre lieutenant de donner pour quelques instants le commandement de la section à un sous-officier. Celui-ci hésite, se gratte l'oreille, et, prenant tout-à-coup une décision, nous dit d'une voix timide : *Demi-tour à gauche !*

Ce commandement n'existant plus depuis passé trente ans, aucun de nous ne bouge, sauf pour se tordre de rire. Le lieutenant jugeant l'expérience suffisante, reprend sa section pour la conduire auprès de l'inspecteur d'armes.

Ce dernier est un jeune officier de la nouvelle école, tant pour la tenue que pour le vocabulaire actuellement en honneur chez nous. Quelques hommes ayant un peu de peine à remonter leur fusil, il vient se planter devant eux et leur dit :

— Nom de nom !... si vous avez l'air bête !

Cet aimable jeune homme avec sa casquette Saumur fera sûrement son chemin.

L'après-midi est consacré à un simulacre de service de sûreté en marche suivi d'une rencontre avec l'ennemi. Chaque groupe est envoyé à son poste avec instructions données par les officiers aux chefs de groupes.

Or, j'entends près de moi le dialogue suivant qui caractérise admirablement le landsturm :

Le capitaine : — Caporal X, vous conduirez rapidement votre subdivision à la jonction des deux routes de Y et Z, en suivant la rive gauche de l'Areuse.

Le caporal X : — Capitaine, vous êtes dans l'erreur ; il me semble qu'il serait préférable de prendre par la droite et de conduire mon groupe au coin du bois.

Le capitaine : — Caporal X, je vous donne l'ordre d'exécuter ce que je vous commande.

Peu après l'ennemi apparaît, la fusillade commence de tous côtés, mais les horreurs de la guerre, auxquelles l'on pense en ce moment, sont adoucies par la présence, sur le champ de bataille, d'une quantité de mamans et de bébés souriants. C'est une petite fête de famille.

Puis, la compagnie rassemblée et en ordre rentre au village avec tambours et musique en tête, escortée par une centaine de gamins dont l'attitude dénote tout autre chose que l'admiration ainsi que le respect dû à l'armée.

A quatre heures, licenciement. Ah ! quel beau jour, mes amis, et comme chacun de nous fredonne en regagnant ses pénates :

Enfants de la libre Helvétie,
 Nous sommes fiers d'être soldats !

La vérité sur le chat de Montilier.

M. Francisque Sarcey a publié dernièrement dans le *XIX^e Siècle* un intéressant article sur le sens de l'orientation chez les animaux, auquel nous empruntons les lignes suivantes :

« Les journaux de Suisse nous ont, la semaine dernière, conté à grand bruit l'histoire d'un chat, qui, transporté dans une *déménageuse*, hermétiquement fermée, des bords du lac de Morat jusqu'à Lausanne, serait revenu par des voies inconnues à son domicile de Montilier, après un trajet de plus de cinquante kilomètres.

Vous pensez le tapage que fit cette information ; on en inféra naturellement que le sens de l'orientation était des plus développé chez les chats ; chez certains tout au moins. Car il était impossible d'expliquer autrement la facilité avec laquelle celui de Montilier avait retrouvé sa route.

Il y a à l'Université de Genève un professeur, M. Emile Yung, qui depuis de longues années, étudiant les mœurs des abeilles, a fait de nombreuses expériences sur le sens d'orientation qu'on prête libéralement à ces buveuses de rosée. Les résultats tout négatifs où il est arrivé l'ont rendu terriblement sceptique sur les histoires où le fameux sens d'orientation joue un rôle.

Il se mit en tête de faire une enquête sérieuse sur le prodige en question et sur les circonstances qui l'avaient accompagné.

Il se rendit donc de sa personne à Montilier, et là, il apprit de témoins oculaires qu'en effet un chat noir, âgé d'un an, dont la mère habite encore la maison, avait été déplacé avec le mobilier de ses maîtres le mardi 22 mars dernier ; qu'il avait dû arriver à Lausanne, le mercredi, vers cinq heures de l'après-midi et que, le lendemain jeudi, à dix heures du matin, c'est-à-dire dix-sept heures plus tard, il était revenu gratter à la porte de l'appartement auquel il était accoutumé. Plusieurs personnes l'avaient reconnu ; leurs témoignages étaient aussi positifs que concordants ; aucun doute n'était permis à cet égard.

Aucun doute ? M. Emile Yung, lui, se permit d'en avoir. Il demanda à voir le chat. Il ne cacha point qu'il voulait l'examiner et renouveler l'expérience, en transportant l'animal dans une autre direction. On lui répondit que la chose était impossible ; que le chat était devenu subitement très sauvage, et que, depuis son retour, il ne s'était laissé aborder par personne.

Il n'avait donc été reconnu qu'à distance ! Voilà déjà qui commençait à jeter des doutes dans l'esprit du savant sur l'authenticité du fait.

M. Yung ne s'en tint pas là.

Ne pouvant obtenir qu'on lui montrât l'animal, il se mit en rapport avec ses maîtres nouvellement établis à Lausanne, sollicitant leur concours pour pousser l'enquête jusqu'au bout ; et il finit par se convaincre qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette histoire.

qui avait fait le tour de la presse et soulevé de nombreuses polémiques.

Il fut prouvé, jusqu'à l'évidence, que le chat, transporté par le déménageur à Lausanne, n'avait jamais quitté cette ville, et que celui qu'on prétendait avoir été vu par nombre de témoins à Montilier, était un autre individu de même taille et de même couleur. »

La dierra de Tiubâ.

— Dis-vâi, Sami, qu'est-te que l'est cein qu'ella dierra dè Tiubâ, que lè papâi en sont tot plieens et que tot lo mondo ein dévezè?

— Et bin, Abran, te sâ io l'est l'Amérique?

— Mé mouzo, que y'ein a mimameint dûe : clia dão nord et clia dão suude!

— Bin oï, adon eintrè lè dou z'Amériques, l'ai a dou grands lé : ion que l'ai diont lo gofe dão Mesquique et l'autro la mer dâi z'Antilles, mà sont ti dou appondu, et ào bi mâitein dè clia dão, l'ai a on ilot asse grand què la Suisse avoué on part d'autro pe petits, que l'ont battsi Tiubâ, et l'est rappoo à cein que l'ont la dierra ora.

— Ah ! cé Tiubâ est per lé, mè que créyai que cein se trovâvè p' vâi l'Afriqua !

— Ouaia ! kaise-tè. Ora, que te sâ io l'est, vouaïque porquét sé tsecagnont : Lè z'Espagnolets avoint la nortse, dein lo vilho teimps, d'allà roudâ per lé avoué lão liquiettès et on iadzo que l'ai étiont zu, l'ont trovâ cé ilot que nion ne cognessâi, et coumeint n'appartegnâi à nion, l'ont, coumeint quie derai subhastâ; adon l'on de : ora, à nous l'osse! et l'ai on met on bailli po menâ lè z'afférès.

Coumeint Tiubâ est on bon payi, io tot vint bin, lè z'Espagnolets, qu'avoint gros fauta d'ardzeint, sé sont de : faut preindre io y'a ! et l'ont fait payi à clia dzeins dâi gros z'im-pou et clia dão que renasquâvont, hardi ào protiureu !

Et clia dè Tiubâ sé peinsâvont : cein ne pâo pas mè allâ dinse; no faut férè 'na granta révolu-chon, coumeint clia dão canton dè Vaud ont fe en quarante-cin. Sé sont don met à fondrè dâi ballès, lè piquiettès ont traci portâ lè z'ooodrè et on iadzo ein route, tiavont ti lè z'Espagnolets que reincontrâvont. Adon clia d'zique, quand l'ont vu cein, ont einvouyi on part dè bataions à Tiubâ po lè teni ein respet et lè férè dzoure; mà clia dè Tiubâ recoumeincivont adé lè niéz, ti lè z'ans sè tsapliâvont dein l'ilôt et tsaquie iadzo, y'ein avâi on moué d'é-terti et ne botsivant pas.

Ma fâi, cè trafi eimbétâvè gros clia dâi z'Etats-Unis, que sont tot proutse, et sé sont de : Ah ! vo ne volâtâ pas botsi cé commerce, atteindre vo vâi, du ora, l'est avoué no que vo z'arâ à férè et l'ont de ai z'Espagnolets que, se ne volliâvont pas laissi clia dè Tiubâ ein pé et se ne décampâvont pas dè per lé, saront ti tiâ coumeint dâi tsins et que fariont châotâ l'ilôt avoué dè la dynamita.

— Adon lè z'Espagnolets, qu'ont-te de ?

— Pardieu, l'ont de : Ne faut pas no laissi écliafâ dinse lè z'artets pè clia dzeins d'Amériitians ! et sé sont dépatsi dè modâ avoué lão naviolets po gravâ ài z'autro dè preindre Tiubâ, mà clia dâi z'Etats-Unis, qu'avoint prâi l'avance, lão z'ont teri dessus avoué dâi picès dè doze, et dâi fougassè, l'ont fè colâ à fond on part dè naviolets ài z'Espagnolets et y'ein a zu on moué dè niyi.

— Kâise-tè !

— Oh ! te sâ quand on fâ la dierra ein mer et qu'on câolâ à fond, on a bio savâi nadzi, n'y a pas mèche dè s'einsauvâ.

— Et ein Espagne, que dioint-te d'avâi perdu?

— Que vâo-tou, sè crêyont pas onco fottu; mà allâ lâi avoué clia d'Amériitians, sont dâi tot fins; d'aboo, sont paret meillâo què lè z'Espagnolets po allâ su l'édhie, pu l'ont por leu,

cè certain Edisonne, qu'a einveintâ dâi mécaniques que martsont à l'électricâ et avoué quiet rein qu'ein pésent su on boton, on pâo férè parti dâi millions dè fougassè po cribilliâ lè naviolets à clia dâi que s'approutsâront dè Tiubâ et estermina ti clia dâi que sont dessus

— Te possiblio !

— Oï, l'est dinse. Ora, que l'aulont sè frottâ avoué lè z'Amériitians !

— Lo râi dâi z'Espagnes, est-te dza via po la dierra ?

— Ah ! ouaih ! lo petit Alphonse que n'a ora què doj'ans et qui n'a pas onco coumenyi, ne sâ papi cein que l'est qu'on sabro, l'a prâo à férè a djuï ài mâpi tandi que sè taupéront. L'est la mère, la régeâna qu'est tutrice sein compto reindrè, que minè lè z'afférès avoué lo Consel d'Etat, tant qu'au momeint que lo bouébo aussè lo drâi dè votâ !

— Ora, que dianstro tot cein vâo-te bailli ?

— Ma fâi, n'ein sè rein; kâ ora n'ont fê què coumeint ài tsappliâ et sont pas onco prêts à bâtsi; mà cein porrâi bin bailli dâi grabudzo ein Espagne, kâ avoué clia dâi z'anarchisses, clia dâi carlistres et tota clia beinda dè bouriâ que l'ont per lè, faut s'atteindre à tot et voudré bin fremâ què cein vâo amenâ dâi miquema-quâdzo dein lo gouvérnément... Ora, mè faut allâ, à revâire, Abram !

— A revâire, Sami ! grand-maci ! C. T.

En retraite !

LES REINES DE LA SCÈNE

M^{me} Reichenberg, la petite doyenne du Théâtre-Français, l'incomparable ingénue, a fait ses adieux au public. Elle a quitté la scène en plein succès, en plein talent, après avoir interprété pendant plus de trente ans, avec la même grâce et la même jeunesse, tous les rôles d'ingénues du répertoire.

A propos de cette retraite, il nous a paru intéressant de rappeler le souvenir de celles qui, avant M^{me} Reichenberg, ont quitté le théâtre et vivent loin de la scène, rêvant parfois de leurs succès passés.

Parmi les cantatrices, la célèbre *Adelina Patti*, née à Madrid, a aujourd'hui cinquante-cinq ans. L'admirable Rosine du *Barbier de Séville*, après avoir chanté dans le monde entier, vit en Angleterre.

M^{me} *Galli-Marié*, la créatrice de *Mignon* et de *Carmen*, que les Lausannois ont applaudie il y a une dizaine d'années, habite Paris. Elle prodigue avec beaucoup de bienveillance ses conseils à celles qui lui succèdent dans ses rôles.

La célèbre *Marie Roze*, qui chanta pendant longtemps à l'Opéra-Comique, réside sur les bords de la Tamise; elle a épousé un ancien directeur de théâtre de Londres.

La créatrice de l'*Africaine*, M^{me} *Marie Sasse*, est retirée à Bruxelles, où elle donne encore des leçons.

La reine et la doyenne de l'opérette est M^{me} *Hortense Schneider*. Son beau temps fut sous l'Empire, lors de l'Exposition de 1868. Elle était la reine de Paris; tous les souverains de l'Europe l'applaudirent dans la *Belle Hélène*, les *Brigands*, la *Pétrichole*, la *Grande Duchesse de Gérolstein*, les joyeuses opérettes d'Offenbach.

Un souvenir, à propos de cette *Grande Duchesse* :

Seules, les têtes couronnées avaient le droit de pénétrer en voiture dans le parc de l'Exposition.

Un jour, M^{me} Schneider arrive en voiture dé-couverte; à la porte, un gardien se précipite, il n'a point reconnu une reine.

— Pardon, madame, mais on n'entre pas...

— Vous dites ?

— Qu'il faut appartenir aux familles principales pour...

— Grande-duchesse de Gérolstein, jeta fièrement la chanteuse au gardien qui, ébahi et confus, se décoiffa respectueusement, laissant le passage libre.

— C'était le bon temps, doit se dire, en se ressouvenant, la respectable artiste.

Il faut encore citer Thérésa, la célèbre chanteuse des concerts parisiens.

Une des doyennes des comédiennes retraitées est M^{me} Marie Laurent, née en 1826. Bien que l'éminente artiste ait renoncé au théâtre pour s'occuper de son *Orphelinat des Arts*, elle paraît de temps à autre sur les planches. Elle vient de donner à Bruxelles quelques représentations de *Thérèse Raquin*, de Zola, et doit créer prochainement, à l'Odéon, le rôle de la Margrave dans *Grand'Mère*, de Victor Hugo, rôle qu'elle a travaillé avec l'auteur. On attend avec curiosité cette première. M^{me} Marie Laurent est décorée de la Légion d'honneur depuis 1892.

L'immortelle Chimène du *Cid*, M^{me} Rousseil, née en 1841, organise pour sa dernière apparition en public une représentation à son bénéfice; ses anciens camarades du Théâtre-Français joueront avec elle le chef-d'œuvre de Corneille. Ce sera une belle soirée.

Une artiste enfin, dont les vieux Lausannois ont conservé le meilleur souvenir, car elle était un peu de « chez nous », c'est M^{me} Scriwanec. La sémillaire Scriwanec, qui succéda avec tant de gloire à l'incomparable Déjazet, est aujourd'hui vieille, bien vieille, et pauvre. Elle vient de demander au public de lui aider à recueillir la modique somme qui lui permettra d'entrer à Ste-Périne, où elle compte passer les quelques années qui lui restent à vivre. Le 14 avril dernier, a eu lieu une matinée à son bénéfice. Le succès en a été très grand.

Rouennaise, née en 1825; sa mère, M^{me} Leriche, chantait les Dugazons au Théâtre des Arts; son père, M. Scriwanec, était un violoncelliste de grand talent qui vint s'établir à Lausanne et y mourut en 1866. Il fut, sauf erreur, un des créateurs de notre orchestre avec MM. Philippe Pfleger, Fœtisch, Kœlla, etc.

M^{me} Scriwanec appartenait donc, de par sa naissance, au théâtre; elle débuta dans le rôle de Benjamin, du *Joseph*, de Méhul. Elle vint à Paris en 1843, et citer la longue série de ses créations, c'est citer autant de succès.

En 1849, elle fit une tournée en province. Son retour fut salué par Jules Janin dans les *Débats* de superbe façon :

« Vivat ! Elle est rentrée enfin ! Elle nous est revenue, elle nous est rendue, ô bonheur ! Battez des mains, semez des fleurs, des lis et des roses, tressez des couronnes, mettez vos habits de fête ! Hosanna ! hosanna ! M^{me} Scriwanec est de retour ! »

Elle joua successivement aux Variétés, au Palais-Royal, au Châtelet. Sa bonté et sa générosité étaient connues; souvent on en abusa. Vint la guerre. Hélas ! ce fut la ruine pour la vaillante comédienne.

Pendant le siège, garde-malade à l'ambulance des Variétés, elle soigna les blessés avec un dévouement méritoire. Elle avait, aux environs de Paris, une petite maison qu'elle avait achetée à grand-peine avec ses économies. Quand, après le siège, M^{me} Scriwanec voulut revoir sa maison, elle retrouva celle-ci dévastée, détruite.

Elle fit quelques tournées et se consacra au professorat; ses cours furent très courus; mais jamais elle ne put reconstituer sa petite fortune. « Je suis, disait-elle l'autre jour à M. Jules Claretie, d'un temps où il fallait avoir beaucoup de talent pour gagner peu de chose... » ... *Sic transit gloria...*

BOISVILLETTÉ.